

Nahema Hanafi, *Le Frisson et le baume, expériences féminines du corps au Siècle des Lumières*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017, 340 p.

Nahema Hanafi est maître de conférences en histoire moderne et contemporaine à l'université d'Angers. *Le Frisson et le baume, expériences féminines du corps au Siècle des Lumières* correspond à sa thèse de doctorat, soutenue en 2013. La chercheuse examine des écrits personnels (lettres, journaux intimes, livres de raison, mémoires, recueils de recettes, etc.) et des consultations épistolaires de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie franco-suisse, afin d'écrire l'histoire du corps féminin, du point de vue des femmes de la haute société des Lumières. Certes, ces archives sont relativement limitées, au regard d'autres corpus : Hanafi regroupe une vingtaine de « femmes témoins » et la correspondance épistolaire du docteur Samuel-Auguste Tissot, médecin suisse francophone (1728-1797). Néanmoins la prudence et la rigueur de la chercheuse garantissent le sérieux de sa démarche et l'intérêt de ses conclusions.

L'ouvrage comporte quatre parties. Les deux premières définissent la perception que les élites féminines des Lumières ont de leur propre corps ; les deux dernières confrontent cette perception à des autorités concurrentes (l'entourage, la famille, etc.) dans deux situations particulières : la grossesse, propre aux femmes, et la maladie, conjointe aux deux genres.

Dans *Une corporalité mondaine : « efféminement » et distinction sociale*, Hanafi précise les spécificités du corps des élites, prérequis nécessaire à ses analyses ultérieures. Alors que les médecins reprochent aux classes élevées un efféminement généralisé, notamment en raison de leur goût pour une existence urbaine oisive ou à cause de l'extrême sensibilité de leurs nerfs, ces dernières revendiquent un style de vie qui les différencie du peuple et de la petite bourgeoisie.

La deuxième partie, *Une corporalité féminine : vers une différenciation sexuelle*, introduit la représentation genrée du corps des élites. L'auteur perçoit une remise en cause, dans le discours féminin, de l'infériorité biologique des femmes proclamée par les théories médicales de l'époque, et légitimation de leur infériorité sociale. Ces pages s'attachent également au ressenti des femmes, dans leur évocation des pathologies exclusivement féminines (cancer du sein ou de l'utérus, fibrome, kyste, etc.), du cycle menstruel ou de la ménopause.

Le contrôle de la matrice : entre pressions sociales et aspirations féminines évalue le hiatus entre le discours populationniste (la femme du XVIII^e siècle doit mettre au monde, non seulement la descendance de son mari, mais l'homme des Lumières, l'homme nouveau attendu par les philosophes) et la banalisation des pratiques de limitation des naissances (coït interrompu, chasteté conjugale, célibat, etc.) après 1750. Si l'État souhaite augmenter ses effectifs, les familles nobles se préoccupent en effet davantage de la prospérité de leurs enfants. Les écrits du for privé dévoilent ici trois tendances : la plupart des femmes continuent à rechercher le statut de mère, par conformisme, mais aussi, parfois, pour y gagner de nouvelles prérogatives, une fois le « devoir » accompli. Quelques rares exemples traduisent néanmoins un rejet radical de la maternité. Cette troisième partie dévoile la dépossession presque totale subie par la majorité des femmes, dans le cadre de la grossesse : la femme enceinte, ou cherchant à l'être, se voit imposer à la fois le discours médical, et l'intrusion de l'entourage (mari, parents, belle-famille, etc.).

Cette dépossession transparait également en cas de maladie, les problèmes de santé suscitant les mêmes réactions des autorités concurrentes : le discours religieux, le discours médical, les conseils de l'entourage, les thérapeutes parallèles, etc. (*Le soin de soi : pratiques de santé féminines et médicalisation*). Certes, Roy Porter a déjà étudié le ressenti des malades, et les modalités de la relation thérapeutique entre le malade, son médecin et son entourage. La démarche de Nahema Hanafi demeure cependant neuve, par son approche genrée, largement justifiée. D'une part, la femme, par son statut juridique inférieur, ne peut légalement prendre de décision seule, et ceci vaut officiellement pour la gestion de sa santé. D'autre part, la pudeur, qualité féminine par excellence pour l'époque, devient un enjeu majeur pour le corps médical, qui ne peut imposer examen, entretien ou traitement sans courir le risque de heurter la sensibilité de sa patiente et de son entourage. Parallèlement, sans doute renforcées par leur statut social face à un médecin souvent issu de la petite bourgeoisie, les élites féminines adoptent une posture de consommatrice, davantage qu'une attitude de patiente servile. Elles posent un choix (entre deux thérapies, deux médecins, etc.) et structurent par conséquent l'offre thérapeutique. Cette dernière partie, la plus intéressante de notre point de vue, démontre bien que

l'histoire socioculturelle de la médecine ne peut s'écrire sans prendre en considération cette part de la patientèle.

L'ouvrage comporte également les notices biographiques des épistoliers et des mémorialistes, les sources de l'auteur, et une très riche bibliographie.

Avec minutie et clarté, les travaux de Nahema Hanafi démontrent que la femme du XVIII^e siècle, dans les limites de classe sociale imposées par les seules sources disponibles, assume réellement un rôle d'importance dans la construction et la promotion des pratiques professionnelles des médecins et des chirurgiens-accoucheurs. La femme des Lumières lit des ouvrages de vulgarisation scientifique, et ne subit pas avec une totale passivité la médicalisation croissante des accouchements, des soins infantiles et de la sexualité. L'approche nuancée de Hanafi permet également au lecteur de mieux comprendre comment les femmes développent des représentations singulières de leur corps, influencées à la fois par une corporéité mondaine (partagée par les deux sexes d'une même élite sociale), qui les élève au-dessus des masses populaires, et une corporéité féminine, qui au contraire souligne leur infériorité face aux hommes. *Le Frisson et le baume* rappelle également l'importance du discours sur la reproduction, au cœur des préoccupations féminines de l'époque, même pour les rares femmes qui assument leur refus de la maternité. L'originalité de l'essai consiste cependant à aborder la problématique, non plus à travers le discours masculin et une logique patriarcale, populationniste, mais à travers le vécu féminin (les joies sincères de la maternité, les craintes face à l'accouchement, l'intériorisation bon gré mal gré des rôles sociaux d'épouse et de mère, le désarroi face aux grossesses multiples, etc.). Fruit d'une importante recherche documentaire et d'une analyse méticuleuse des sources, *Le Frisson et le baume, expériences féminines du corps au Siècle des Lumières* offre une contribution de grande qualité à l'histoire du XVIII^e siècle, à l'histoire de la médecine et aux gender's studies.